

D1

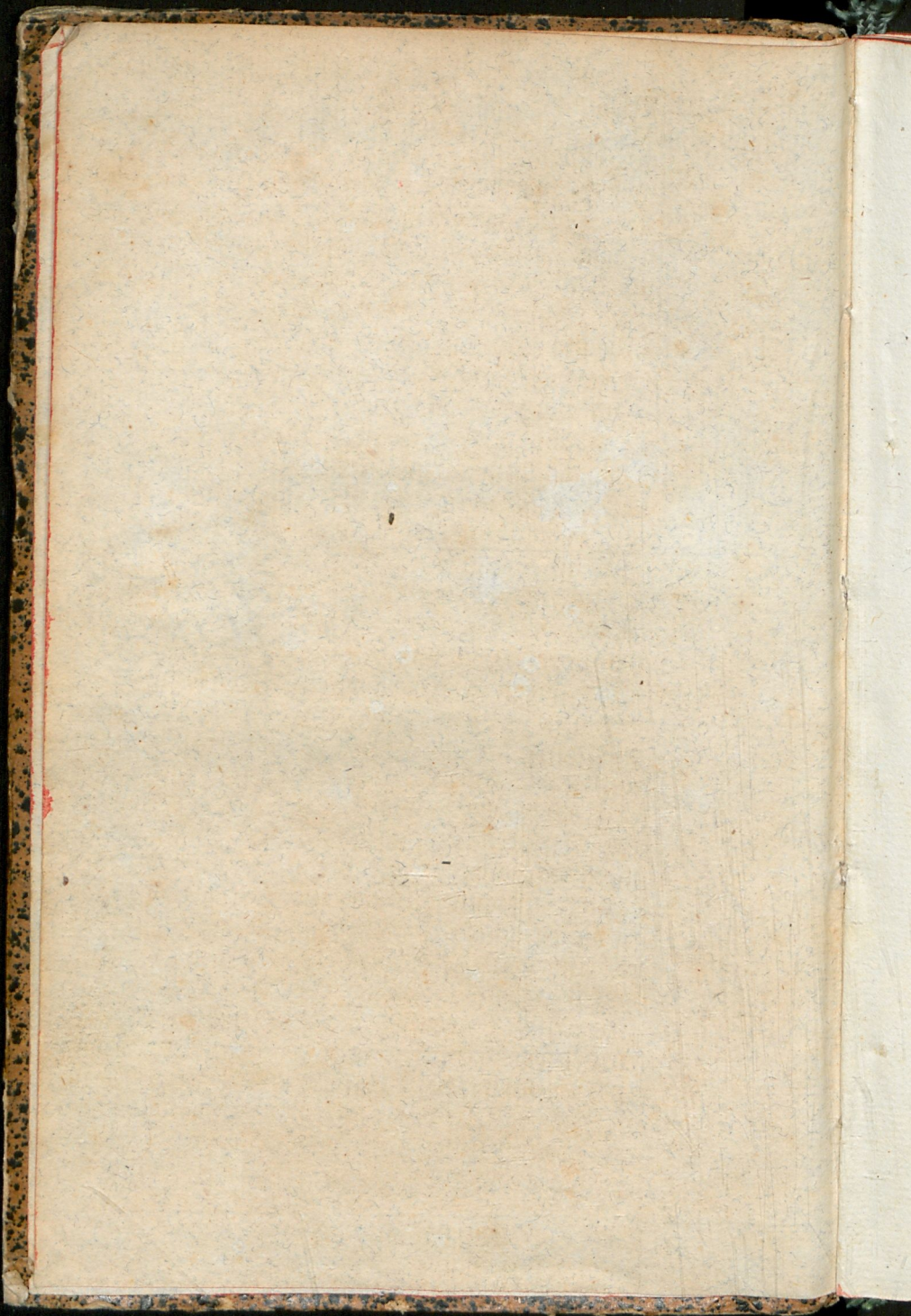
2778 c

112006

*Handwritten signature or name in cursive script, possibly "W. L. C."*

EX LIBRIS  
W. L. C.  
VON DEM BUSSCHE.  
nr 740





L A  
JEUNE INDIENNE,  
COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

*Représentée pour la première fois par les Comédiens  
François Ordinaires du Roi, le 30 Avril*

1764.

PAR M. DE CHAMFORT.

---

---

Le Prix est de vingt-quatre sols.

---

---



A PARIS,

Chez CAILLEAU, Libraire, rue Saint Jacques,  
à Saint André.

---

M. DCC. LXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

LEONARDI  
COMEDIA  
IN UNACTE ET IN VERS.  
PAR M. DE CHAMFORT.



CHATELAIN, Libraire, rue Saint Jacques,  
à Paris.  
M. D. C. C. L. X. V. I.  
L'ÉCRIVAIN DU ROI

2271



L A  
JEUNE INDIENNE,  
C O M É D I E  
EN UN ACTE ET EN VERS.

---

*Les Exemplaires paraphés ainsi  
sont les seuls avoués de l'Auteur.*

---

P E R S O N N A G E S .

BETTI.

*Mlle. Doligni.*

BELTON.

*M. Molé.*

MOWBRAI.

*M. Prévile.*

MYLFORD.

*M. Dubois.*

UN NOTAIRE.

*M. D'Auberval.*

JOHN, Laquais.

*La Scène est à Charlestown, Colonie Angloise de  
l'Amérique Septentrionale.*





LA  
JEUNE INDIENNE,  
COMÉDIE.

---

SCENE PREMIERE.  
BELTON, MYLFORT.  
MYLFORD.

**A** CHARLESTOWN enfin vous voilà revenu :  
L'ami que je pleurois à mes vœux est rendu.  
Je vous vois : vous calmez ma juste impatience.  
Mais de ce morne accueil que faut-il que je pense ?  
J'arrive : au moment même, en entrant dans le Port.  
J'apprens votre retour ; j'accours avec transport.

A iij

6 LA JEUNE INDIENNE,

Je m'attens au bonheur de répandre ma joie  
Dans le sein d'un ami que le Ciel me renvoie ;  
Je vous trouve abbatu, pénétré de douleur.  
Daignez me rassurer ; ouvrez-moi votre cœur.  
Tout semble vous promettre un destin plus tranquile.  
De ces lieux à Boston le trajet est facile :  
D'un pere avant trois jours vous comblez les vœux....

BELTON.

Ah ! j'ai fait son malheur ! Comment puis-je être heureux ?  
La jeunesse d'un fils est le vrai bien d'un pere.  
Je regrette mes jours perdus dans la misere.  
Ces jours si prodigués, dont un plus sage emploi  
Pouvoit me rendre utile à ma famille, à moi.  
Dès long-tems, cher Mylford, une fougueuse yvresse,  
L'ardeur de voyager domina ma jeunesse.  
J'abandonnai mon pere & le Ciel m'en punit.  
Dans un orage affreux notre vaisseau périt.  
Je fus porté mourant vers une Isle sauvage :  
Un Vieillard & sa fille accourent au rivage.  
J'allois périr, hélas ! sans eux, sans leur secours !  
Quels soins, quels tendres soins ils prirent de mes jours !  
Leur chaste me nourrit ; leur force, leur adresse,  
Pourvut à mes besoins & soutint ma foiblesse.  
Voilà donc les mortels parmi-nous avilis !  
J'avois passé quatre ans dans ce triste pays,  
Quand ce Vieillard mourût. L'ennui, l'inquiétude,  
Mon Pere, mon état, ma longue solitude,

Cet espoir si flatteur d'être utile à mon tour  
 A celle dont les soins m'avoient sauvé le jour,  
 Tout me rendit alors ma retraite importune :  
 J'engageai ma compagne à tenter la fortune.  
 Vous sçavez tout. Après mille périls divers,  
 Nous fûmes à la fin , rencontrés sur les mers,  
 Par un de vos vaisseaux qui nous sauva la vie.  
 Mais quels chagrins encore il faudra que j'effuye !  
 Il faudra retourner vers un pere indigné  
 Contre un fils criminel & plus infortuné.  
 Soutiendrai-je ses yeux en cet état funeste ?  
 Irai-je de sa vie empoisonner le reste ?  
 Prodigue de ses biens & même de ses jours,  
 Puis-je encor justement prétendre à ses secours ?

M Y L F O R D.

L'Amour & l'Amitié vont d'une ardeur commune,  
 D'un amant, d'un ami réparer la fortune.

B E L T O N.

L'amour ! . . . .

M Y L F O R D.

Oubliez-vous qu'Arabelle autrefois  
 Fut promise à vos vœux ? . . . Eh ! vous l'aimiez, je crois !

B E L T O N.

Personne sans l'aimer ne peut voir Arabelle :  
 Mais quand Mowbrai forma cette union si belle

A iv

8 LA JEUNE INDIENNE,

Quand cet aimable objet à mes vœux fut promis,  
De l'amour, je le sens, il n'étoit pas le prix.  
Votre oncle affermissoit une amitié sincère  
Qui joignoit ses destins aux destins de mon père ;  
Mais croyez-vous encor qu'il voulût aujourd'hui,  
Après cinq ans passés. ....

MYLFORD.

Quoi ! vous doutez de lui ?  
Vous ignorez pour vous jusqu'où va sa tendresse :  
Vos malheurs vont hâter l'effet de sa promesse.  
Les charmes d'Arabelle augmentent chaque jour ;  
Je lirai dans son cœur : il fera sans détour.  
Pour vous, voyez mon oncle. Il est d'un caractère  
Excellent, sans façon, d'une vertu sévère.  
La Secte dont il est, tranche les compliments ;  
Les Quakres, comme on sçait, ne sont pas fort galans.

BELTON.

Eh ! Depuis si long-tems vous croyez qu'Arabelle ....

MYLFORD.

Répondez-moi de vous ; je répons presque d'elle.

BELTON.

Revenez au plutôt ; un cœur comme le mien  
Doit, vous n'en doutez pas, goûter votre entretien.  
Votre oncle m'est fort cher ; je l'aime : mais son âge  
M'impose du respect & m'interdit l'usage

COMÉDIE.

9

De ces épanchemens à l'amitié si doux ;  
Mon cœur en a besoin & les garde pour vous.

---

SCÈNE II.

BELTON.

JE revois ce séjour ! je vis parmi les hommes ?  
Quel fort vais-je éprouver dans les lieux où nous sommes ?  
Cet Hymen d'Arabelle autrefois projeté ,  
Devient , dans ma disgrâce , une nécessité.  
Généreuse Betti , tes soins & ton courage  
Sauvent mes tristes jours , m'arrachent au naufrage.  
Je saisis le bonheur au fond de tes déserts ,  
Et je trouve une Amante au bout de l'Univers !  
Pourquoi donc te ravir à ce Climat sauvage ?  
Etois-je malheureux ? Ton cœur fut mon partage.  
O Ciel ! je possédois , dans ma félicité ,  
Ce cœur tendre & sublime avec simplicité.  
Heureux & satisfaits du bonheur l'un de l'autre ,  
Dans un affreux séjour quel destin fut le nôtre !  
Le Mépris n'y suit point la triste Pauvreté.  
Le mépris ! ce Tyran de la société ,  
Cet horrible fléau , ce poids insupportable  
Dont l'homme accable l'homme & charge son semblable.  
Oui , Betti , je le sens , j'aurois bravé pour toi  
Les maux que ton amour a supporté pour moi.

10 LA JEUNE INDIENNE,

Mais je ne puis dompter l'horreur inconcevable...  
Ma foiblesse à Betti semblera pardonnable,  
Quand elle connoîtra nos usages, nos mœurs,  
Mon déplorable état & nos communs malheurs.

---

S C E N E III.

M O W B R A I, B E L T O N,

BELTON *lui fait une profonde révérence.*

M O W B R A I.

**L**AISSE-là tes saluts, mon cher. Couvre ta tête.  
Pour être un peu plus franc fois un peu moins honnête.  
Je te l'ai déjà dit & le dis de nouveau.  
Aimes-moi; tu le dois: mais laisse ton chapeau.  
Mon ami, tes erreurs & ta folle jeunesse,  
De ton malheureux pere ont hâté la vieillesse.  
Ce pere fut pour moi le meilleur des amis.  
Je te retrouve enfin: je lui rendrai son fils.

B E L T O N.

Mais, Monsieur.....

M O W B R A I.

Heum, Monsieur! c'est Mowbrai qu'on  
me nomme.

B E L T O N.

Pensez-vous? ... ?

## C O M É D I E.

11

M O W B R A I.

Penses-tu ; je ne suis qu'un seul homme,  
Et non deux. Souviens-t'en & parle au singulier.

B E L T O N.

Tu le veux : eh bien , soit. Je vais vous . . . tutoyer.  
Mon pere est indulgent ; mais ma trop longue absence  
A peut-être depuis lassé sa patience.  
Après tous les chagrins que j'ai pu lui donner,  
Le penses-tu ? peut-il encor me pardonner ?

M O W B R A I.

Tu ne sçais ce que c'est que l'ame paternelle.  
Dès qu'un enfant revient se ranger sous notre aîle,  
On n'examine plus s'il est coupable ou non ;  
Et l'aveu de l'erreur est l'instant du pardon.  
Mais après ce qu'ici je consens à te dire,  
Si désormais encore un imprudent délire  
T'égaroit, t'éloignoit des routes du Devoir,  
Si d'un pareil aveu tu t'osois prévaloir,  
Je te mépriserois sans retour : mais je pense  
Qu'après cinq ans entiers d'erreurs & d'imprudence,  
Le fils infortuné d'un ami généreux  
Puisqu'il s'adresse à moi veut être vertueux ;  
Et pour me mettre en droit d'adoucir ta misere . . . .

( Ici Belton frémit. )

Ta misere ! . . . . oui ; voyez un peu la belle affaire !

12 LA JEUNE INDIENNE,

Regardez comme il est confus, humilié  
 Pour ce mot de misere . . . . O ciel ! quelle pitié !  
 De ton Pere envers moi l'amitié peu commune ,  
 Dernierement encore a sauvé ma fortune.  
 Je perdis deux vaisseaux presqu'au Port sous mes yeux :  
 On me crût sans ressource. Un créancier fougueux ,  
 Afin de rassurer sa timide avarice ,  
 Veut que je fixe un terme & que j'aïlle en Justice ,  
 Par un serment coupable autant que solemnel ,  
 Deshonorer pour lui le nom de l'Eternel.  
 A l'Etre Tout-Puissant faire une telle injure !  
 J'allois m'exécuter, la faillite étoit sûre ,  
 Quand je reçus soudain ce billet. Lis.

B E L T O N *prend le billet & lit.*

» Monsieur,

M O W B R A I.

Ah ! sans doute.

B E L T O N *continue.*

- » Je viens d'apprendre le malheur  
 » Qui vous met hors d'état de pouvoir faire face  
 » A quelqu'arrangement. Je vous demande en grace  
 » D'accepter de ma part cinquante mille écus ,  
 » Que j'ai fort à propos nouvellement reçus.  
 » Ignorez s'il vous plaît , l'auteur de ce service.  
 » Si la fortune un jour vous redevient propice ,



» Je les reclamerai. Conservez ce billet :  
 » Il est votre quittance & je suis satisfait.

M O W B R A I *reprenant le billet.*

Ton Pere de ce trait, me parut seul capable.  
 C'est en effet à lui que j'en suis redevable. . . .  
 Ne te voilà-t-il pas interdit, confondu !  
 Mon fils, ne sois jamais surpris de la vertu.  
 Te voici maintenant en état de comprendre,  
 Quel intérêt sensible à tous deux je dois prendre ?  
 Mais n'attends pas de moi des protestations,  
 Des élans d'amitié, des exclamations ;  
 Je suis tout uni, moi : sois donc de la famille :  
 Dès ce jour mon neveu te présente à ma fille.

B E L T O N.

Votre . . . ta fille ! . . .

M O W B R A I.

Eh! oui. Tu sembles t'étonner ?  
 A ton aise, s'entend, ne vas pas te gêner.

B E L T O N.

Dès long-tems en faveur d'une amitié fidèle,  
 Ta bouche à mon amour promettoit Arabelle.  
 J'aspirois à ces nœuds & cet espoir flateur,  
 Précieux à mon Pere, étoit cher à mon cœur.  
 Mais je me rends justice & j'ai trop lieu de craindre  
 Que mes longues erreurs n'aient dû, peut-être, éteindre

14 LA JEUNE INDIENNE,

Cet espoir dont jadis mon cœur s'étoit flatté.  
Je sens que cet hymen entre nous concerté,  
Seroit le seul moyen de me rendre à mon pere,  
Et de m'offrir à lui digne encor de lui plaire.

M O W B R A I.

Vas; mon cœur est encor ce qu'il fut autrefois.  
Je chéris ton malheur, il ajoute à tes droits.  
Oui, tant de maux soufferts, fruits de ton imprudence,  
Doivent t'avoir donné vingt ans d'expérience.  
Belton, il faut du fort mettre à profit les coups;  
Oublier ses malheurs, c'est le plus grand de tous.  
Adieu... Bon! glisse donc le pied, la révérence;

( à part. )

Il me fait enrager avec son élégance.  
Depuis trois jours entiers que nous l'avons ici,  
Il ne se forme pas: il est toujours poli!

( haut. )

La franchise, mon cher; voilà la politesse.  
Les bois t'en auroient dû donner de cette espece.

( Il veut sortir & revient sur ses pas )

A propos; j'oubliois.... Quelle est donc cet enfant  
Que toute ma famille entoure en l'admirant?  
En habit de sauvage, en longue chevelure,  
Je viens de l'entrevoir. L'aimable Créature!

## BELTON.

C'est elle dont les foins & les heureux travaux  
Ont protégé mes jours , m'ont conduit sur les eaux.  
Elle étoit avec moi lorsque ton Capitaine,  
Nous voyant lutter seuls contre une mort certaine,  
Cingla soudain vers nous , & nous prit sur son bord.

## MOWBRAI.

Ah ! ce que tu m'en dis m'intéresse à son sort.  
Elle a des droits sacrés sur ta reconnoissance ;  
Mais je te laisse. Adieu : la voici qui s'avance.

( *Il sort.* )

BELTON *seul.*

Hélas ! puis-je à mon cœur dissimuler jamais  
Qu'il n'est qu'un seul moyen de payer ses bienfaits.



## SCENE IV.

BETTI, BELTON.

BETTI.

AH! je te trouve enfin ? L'on m'affiége sans-cesse,  
 D'où vient qu'au tour de moi tout le monde s'empresse ?  
 On me fait à la fois cinq ou six questions ;  
 J'écoute de mon mieux ; à toutes je réponds :  
 On rit avec excès ! Que faut-il que j'en croie,  
 Belton ? Le rire ici marque toujours la joie ? ...

BELTON.

Tu leur as fait plaisir . . . . .

BETTI.

Oh! bien, si c'est ainsi,  
 Tant mieux : mais toi, d'où vient ne ris-tu pas aussi ?  
 On te croiroit fâché.

BELTON.

J'ai bien raison de l'être.

BETTI.

Quelle raison, dis-moi ? Ne puis-je la connoître ?  
 Tu parois inquiet . . . . .

BELTON.

COMÉDIE.

17

BELTON.

Je le fais . . . Non pour moi.

BETTI.

Pour qui donc, mon ami?

BELTON.

Le dirai-je? Pour toi.  
Je crains que dans ces lieux ton sort ne soit à plaindre.

BETTI.

Tu m'aimes, il suffit: que puis-je avoir à craindre?

BELTON.

Non, il ne suffit pas. Il faut, pour être heureux,  
Quelque chose de plus . . .

BETTI.

Que faut-il en ces lieux?

BELTON.

La richesse.

BETTI.

A parler tu m'instruifis fans cesse:  
Mais tu ne m'as pas dit ce qu'étoit la richesse.

BELTON.

Eh! peut-on se passer . . . .

BETTI.

Tu parles de l'amour.  
On ne s'aime donc pas dans ce triste séjour.

B

## LA JEUNE INDIENNE;

BELTON.

On s'aime : mais souvent l'amour laisse connoître  
Des besoins plus pressans . . . . .

BETTI.

Eh ! quels peuvent-ils être ?

BELTON.

L'amour sans d'autres biens . . . . .

BETTI.

L'amour sans la gaieté

Ne peut guères suffire à la félicité :

Mais dans votre pays, ainsi que dans le nôtre,

Ne peut-on à la fois conserver l'un & l'autre ?

BELTON.

Il faut pour bien jouir de l'un & l'autre don,

Être riche . . .

BETTI.

Eh ! dis-moi : suis-je riche ? Belton ?

BELTON.

Toi ? Non ; tu n'as pas d'or.

BETTI.

Quoi ! ce métal stérile

Que j'ai vu ! . . .

BELTON.

Justement,

BETTI.

Il te fut inutile :  
 Tu ne t'en servis pas pendant plus de quatre ans.  
 Mais dans ce pays-ci tu connois bien des gens ;  
 Ils t'en donneront tous s'il t'est si nécessaire :  
 Ils ne voudront jamais laisser souffrir leur Frere.

BELTON.

Ecoute-moi, Betti: tu n'es plus dans tes bois.  
 Les Hommes en ces lieux sont soumis à des Loix.  
 Le besoin les rapproche & les unit ensemble.  
 Les Mortels opposés que l'intérêt rassemble  
 Voudroient ne voir admis, dans la société,  
 Que ceux dont les travaux en ont bien mérité.

BETTI.

Mais... Cela me paroît tout-à-fait raisonnable.

BELTON *à part.*

Chaque instant à mes yeux la rend plus estimable.

*haut.*

Betti... La pauvreté... m'inspire un juste effroi.

BETTI.

La pauvreté! ... Mais... c'est manquer de tout, je croi?

BELTON.

Oui.

Bij

## LA JEUNE INDIENNE,

B E T T I.

J'en fauvas toujours & toi-même & mon Pere.

Quoi! nous pourrions ici manquer du nécessaire?

B E L T O N.

Non: mais il ne faut pas y borner tous nos soins.

Nous sommes assiégés de différens besoins.

Ils naissent chaque jour: chaque instant les ramene;

Et lorsque par hafard la Fortune inhumaine

Ne nous a pas donné.....

B E T T I.

Je ne te comprends pas...

Manquer d'un vêtement, d'un abri, d'un repas,

Voilà la pauvreté: je n'en connois point d'autre.

B E L T O N.

Voilà la tienne, hélas! connois quelle est la nôtre?

B E T T I.

Une autre pauvreté! vous en avez donc deux?

On doit en ce pays être bien malheureux!

B E L T O N.

C'est peu de contenter les besoins de la vie:

Une prévention parmi nous établie

Fait ici, par malheur, une nécessité

Des choses d'agrément & de commodité,

Dont tes yeux étonnés ont admiré l'usage;

Et d'éternels besoins un funeste assemblage.....



BETTI.

Oh ! cette pauvreté . . . c'est votre faute aussi.  
 Pourquoi donc inventer encore celle-ci ?  
 Chez-nous , grace à nos foins , la Terre inépuisable  
 Etoit de tous nos biens la source intarissable.  
 Belton , comment ont fait , & comment font encor  
 Tous ceux qui parmi vous possèdent le plus d'or ?

BELTON.

L'un le tient du hasard , & tel autre d'un Pere.  
 Du crime trop souvent il devient le salaire :  
 Mais la Vertu par fois a produit . . . .

BETTI.

Avec de l'or ici vous payez la Vertu ! Que dis-tu ?

BELTON.

Contre le besoin d'or l'infailible remède . . . .

BETTI.

Eh ! bien ! . . .

BELTON.

C'est de servir quiconque le possède ;  
 De lui vendre son cœur , de ramper sous ses Loix.

BETTI.

Oh ! Cie ! j'aime bien mieux retourner dans nos bois.  
 Quoi ! quiconque a de l'or , oblige un autre à faire  
 Ce qu'il juge à propos , tout ce qui peut lui plaire ?

Bij

24  
LA JEUNE INDIENNE,  
BELTON.

Souvent.

BETTI.

En laissez-vous aux malhonnêtes gens ?

BELTON,

Plus qu'à d'autres.

BETTI.

De l'or dans les mains des méchants !

Mais vous n'y pensez point & cela n'est pas sage :

N'en pourroient-ils pas faire un dangereux usage ?

Vous devez trembler tous, si l'or peut tout oser.

De vous & de vos jours, ils peuvent disposer.

La flèche qui dans l'air cherchoit ta nourriture

Etoit entre mes mains, moins terrible & moins sûre.

BELTON,

Chacun suivant son cœur s'en fert différemment.

Des Vertus ou du Vice il devient l'instrument,

Avec avidité celui-ci le resserre,

L'enfoiit en secret & le rend à la terre...

BETTI.

Ah ! fuyons ces gens-là. Tu viens de me parler

D'un pays plus heureux où nous pouvons aller,

Ce pays où les gens veulent qu'on soit utile

A leur société. Si la terre est stérile,

Ils en auront de trop : nous le demanderons :  
Et comme elle est à tous, foudain nous l'obtiendrons.

BELTON.

Ils ne donneront rien. Les champs les plus fertiles  
Ne fussent qu'à peine aux Habitans des Villes.....

BETTI.

Tant pis ; car j'aurois bien travaillé.

BELTON.

Dans ces lieux

On épargne à ton Sexe un travail odieux.

BETTI.

C'est que vos femmes sont languissantes , débiles ;

J'en ai déjà vu deux tout-à-fait immobiles.

Mais pour moi le travail eut toujours des appas ;

Dans nos champs, dès l'enfance, il exerça mes bras.

BELTON.

Tu ne peux travailler au séjour où nous sommes :

L'usage le défend.

BETTI.

Le permet-il aux hommes ?

BELTON.

Sans doute il le permet.

BETTI *avec joie.*

Belton, embrasse-moi.

B iv

Quoi! donc?

BETTI.

Tu me rendras ce que j'ai fait pour toi,

BELTON.

Ah! c'est trop prolonger un supplice si rude.  
 Vois la cause & l'excès de mon inquiétude.  
 Va, Betti; j'ai déjà regretté ton pays :  
 Ici par ces travaux nous sommes avilis.  
 Vois à quel fort, hélas! nous devons nous attendre!  
 Des besoins renaissans l'horreur va nous surprendre.  
 Privés d'appuis, de biens, abandonnés de tous,  
 L'œil affreux du Mépris s'attachera sur nous.  
 Nous n'oserons encor prendre ces soins utiles  
 Que l'amour ennoblit, qu'ici l'on croit serviles.  
 Il faudra dévorer, essuyer les dédains ;  
 Rebutés, condamnés à l'affront d'être plaints.  
 Tout aigrira nos maux jusqu'à notre tendresse.  
 Nous haïrons l'amour; nous craindrons la vieillesse;  
 En d'autres malheureux reproduits quelque jour,  
 Nos mains repousseront les fruits de notre amour.

BETTI.

Ciel!



## SCENE V.

BETTI, BELTON, MYLFORD.

MYLFORD *à Belton.*

JE quitte Arabelle, &amp; je vais vous instruire.....

BETTI *à Mylford.*

Aimes-tu Belton?

MYLFORD.

Oui.

BETTI.

Bon! il vient de me dire

Qu'il n'a point d'or...

BELTON *à Mylford.*

O Ciel! oferiez-vous penser!.....

MYLFORD.

Par un vain désaveu craignez de m'offenser.

Vous connoissez mon cœur, mes sentimens, mon zèle;

Je sçais l'heureux devoir d'un amitié fidelle;

Tout mon bien est à vous.

BELTON *bas à Betti.*

A quoi me réduis-tu!

B E T T I à *Belton.*

Mais il t'offre son or ; que ne le reçois-tu ?

*( à Mylford. )*

Nous ne prendrons pas tout.

B E L T O N à *Mylford.*

Souffrez que je l'instruise.

*( à Betti. )*

Il se fait tort pour moi : son cœur le lui déguise.

Il m'offre tout son bien : je dois le refuser ,

Ou de son amitié ce seroit abuser.

Cette offre où quelquefois un ami se résigne ,

Quand on l'ose accepter, on en devient indigne.

B E T T I.

Quoi ! l'on rejette ici les dons de l'amitié ?

B E L T O N.

Souvent qui les reçoit excite la pitié.

B E T T I.

Je ne vous entens point. Si chez vous la parole

Ne présente aucun sens, c'est donc un bruit frivole ?

Des cris dans nos forêts parleroient plus clairement ,

Que ce langage vain que votre cœur dément.

Quoi ! tu veux que les dons puissent être une tache ?

Que sur qui les reçoit quelqu'opprobre s'attache ?

Que la main d'un ami ? ..... Non, tu t'es abusé ;

J'en suis sûre. Jamais je ne t'ai méprisé.

COMÉDIE  
MYLFORD.

27

Belton, vous entendez la voix de la Nature.  
Elle me venge, ami; vous m'aviez fait injure.

(à Betti)

Je voudrois lui parler, Betti; retire-toi.

B E T T I.

Pourquoi donc? Ne peux-tu lui parler devant moi?  
Est-il quelque secret que l'on doive me taire?

(à Belton qu'elle regarde tendrement.)

Quand je t'en confiois, éloignois-je mon pere?

Tu le veux!.....

BELTON *lui fait un signe de tête.*

B E T T I.

Allons donc!

*{ Betti en sortant soupire & regarde plusieurs fois }*  
*{ Belton. }*



## SCENE VI.

BELTON, MYLFORD.

MYLFORD.

ENFIN tout est conclu.

Je suis sûr d'Arabelle, & son cœur m'est connu.

Sa réponse pour vous est des plus favorables,

» Ces nœuds, a-t'elle dit, me semblent désirables.

» Mon cœur depuis six ans à Belton fut promis.

» Mes yeux ont vu Belton, & ce cœur s'est soumis,

» Je déplorais sa mort, le Ciel nous le renvoie

» Mon Pere a commandé, j'obéis avec joie.

Mais de cet air chagrin que dois-je enfin penser ?

L'amitié doit sçavoir . . .

BELTON.

Ah! c'est trop l'offenser.

Connoissez mon état. La jeune Infortunée,

Compagne de mes maux, en ces lieux amenée . . .

L'Homme est fait pour aimer. J'ai possédé son cœur :

Dans un Climat barbare elle a fait mon bonheur.

Non, je ne puis trahir sa tendresse fidelle.

Elle a tout fait pour moi.



## MYLFORD.

Vous ferez tout pour elle.

Il m'est doux de trouver mon ami généreux ;  
Mais mon premier désir est de vous voir heureux.  
De l'hymen d'Arabelle observez l'avantage ;  
Observez que déjà vous touchez à cet âge,  
Où pour un état sûr, votre choix arrêté  
Doit vous donner un rang dans la société.  
Pour vous par cet hymen la fortune est fixée ;  
Et de tous vos malheurs la trace est effacée.

## BELTON.

Je le sens : vos raisons pénètrent mon esprit.  
Sans peine il les admet ; mais mon cœur les détruit.  
Qui moi ? Trahir Betti ! La rendre malheureuse !  
Je n'en puis soutenir l'image douloureuse.  
Hélas ! si vous sçaviez tout ce que je lui dois !  
Mais qui peut le sçavoir ? . . . C'est elle ; je la vois,  
Le remords à ses yeux m'agite & me dévore.



## S C E N E VII.

BETTI, BELTON, MYLFORD.

B E T T I *à Belton.*

AS-TU quelque secret à me cacher encore ?  
Hélas ! oui : .... Loin de moi tu détournes les yeux.

Ah ! je veux t'arracher ce secret odieux.

Mais qui vient nous troubler ?

M Y L F O R D *à Belton.*

C'est mon oncle lui-même.

B E T T I.

Quel pays ! On n'y peut jouir de ce qu'on aime.

M Y L F O R D.

Adieu : décidez-vous ; vous n'avez qu'un instant.

Songez à votre état , au prix qui vous attend ,

A cinq ans de malheurs , à vous , à votre pere ,

Et prenez un parti que je crois nécessaire.

B E T T I *à Belton en lui montrant Mowbrai.*

Ne faut-il pas sortir encor pour celui-là ?

Moi , j'aime ce vieillard ; je reste.



## SCÈNE VIII.

BETTI, BELTON, MOWBRAI.

MOWBRAI.

TE voilà !

Je te cherchois. J'apporte une heureuse nouvelle.

J'ai pour toi la promesse &amp; l'aveu d'Arabelle.

Le contrat est tout prêt.

BELTON.

Une telle faveur . . . .

Autant qu'il est en vous . . . . peut faire mon bonheur.

BETTI à Mowbrai avec ingénuité

Bien obligé . . . .

MOWBRAI.

Betti, tu serviras ma fille ;

Et je te veux toujours garder dans ma famille.

BETTI.

Oh! pour moi je ne veux servir que mon ami.

MOWBRAI à Belton.

Combien tu dois l'aimer ! Je me sens attendri :

En formant ces doux nœuds, l'amitié paternelle

Croit assurer aussi le bonheur d'Arabelle ;

32 LA JEUNE INDIENNE,

Et par l'égalité cet hymen assorti  
A ma fille.

B E T T I.

Belton, que parle-t-il ici  
De sa fille, & qu'importe? . . . .

M O W B R A I à *Belton.*

Eh! daigne lui répondre.

B E L T O N à *part.*

Dieux! quel affreux moment! que je me sens confondre!

M O W B R A I.

Son amitié mérite un meilleur traitement;  
Et tu dois avec elle en user autrement.  
Eh! quand elle sçauroit qu'un prochain hymenée  
De ma fille à ton sort joindra la destinée;  
Elle prend part assez . . . .

B E T T I

Bon vieillard, que dis-tu?

M O W B R A I à *Belton.*

Mais d'où vient donc cet air inquiet, éperdu?

( à *Betti.* )

Dès aujourd'hui ma fille . . . .

B E L T O N à *part.*

Il va lui percer l'ame.

MOWBRAI.

## MOWBRAI.

Par des nœuds éternels va devenir sa femme.

BETTI à *Belton*.

Sa femme ! votre fille ! . . . Est-il bien vrai, cruel !

Aurois-tu bien formé ce projet criminel ?

Quoi ! tu pourrois trahir l'Amante la plus tendre !

O malheur ! ô forfait ! que je ne puis comprendre ! . . .

Mais je ne te crains plus : tu m'as dit mille fois

Qu'ici contre le crime on a recours aux Loix ;

J'ose les implorer : tu m'y forces, perfide.

Respectable Vieillard, sois mon juge & mon guide ;

Que ta voix avec moi les implore aujourd'hui,

MOWBRAI.

(à part.)

(à *Betti*.)

Qu'allois-je faire ? O Ciel ! . . . Je ferai ton appui.

Mais mon enfant ; ces Loix que ton amour réclame,

Envain . . .

BETTI.

Quoi ! par vos Loix il peut trahir ma flâme !

Il pourroit oublier . . . Dieu ! quels affreux Climats ! . . .

Dans quel pays, ô Ciel ! as-tu conduit mes pas ?

Arrache-moi des lieux, témoins de mon injure,

Qui d'un Amant chéri font un Amant parjure ;

C

34 LA JEUNE INDIENNE,

Exécrable séjour, asyle du malheur,  
Où l'on a des besoins autres que ceux du cœur ;  
Où les bienfaits trahis, où l'amour qu'on outrage....  
De la fidélité quel est ici le gage ?....  
Quel appui....

M O W B R A I.

Des témoins sûrs garans de l'honneur....

B E T T I *vivement.*

Oh ! j'en ai....

M O W B R A I.

Quels font-ils ?

B E T T I.

Moi, le Ciel, & son cœur.

M O W B R A I.

Si par une promesse auguste & solemnelle....

B E T T I.

Il m'a promis cent fois l'amour le plus fidèle.

M O W B R A I.

A-t-il par un écrit ?

B E T T I.

O Ciel ! Qu'ai-je entendu ?

Quoi ! tu peux demander un écrit ? l'oses-tu ?  
 Un écrit ! Oui, j'en ai ... Les horreurs du naufrage ,  
 Mes soins dans un Climat que tu nommas Sauvage ,  
 Les dangers que pour toi j'ai mille fois courus ;  
 Voilà mes titres. Viens , puisqu'ils sont méconnus ,  
 Dans le fond des forêts , Barbare , viens les lire &  
 Partout à chaque pas l'amour sçut les écrire ,  
 Du sommet des Rochers , dans nos antres déserts ,  
 Sur le bord du rivage & sur le bord des mers.  
 Il me doit tout. C'est peu d'avoir sauvé ta vie  
 Qu'un tigre ou que la faim t'auroit cent fois ravie.  
 Mes travaux , mes périls t'ont sauvé chaque jour.  
 Entre mon Pere & lui partageant mon amour . . . .  
 Mon Pere ! . . . Ah ! je l'entends à son heure dernière ,  
 Du moment où nos mains lui fermoient la paupiere ,  
 Nous dire ; Mes enfans , aimez-vous à jamais.  
 Je t'entends lui répondre : Oui , je te le promets .

*Se tournant vers le Quakre.*

Tu t'attendris . . . .

BELTON à part.

O Ciel ! quel homme impitoyable

Pourroit . . . .

MOWBRAE

De la trahir serois-tu bien capable ?

Ci

B E T T I *à Belton.*

Que ne me laissois-tu dans le fond des forêts ?  
 J'y pourrais sans témoins gémir de tes forfaits.  
 Dans mon obscur réduit, dans ma grotte profonde,  
 Sçavois - je s'il étoit des malheureux au monde ?  
 Ah ! combien je le sens, quand tu ne m'aimes plus !  
 Eh bien ! puisqu'à jamais nos liens sont rompus ....  
 Tires-moi de ces lieux. Qu'au moins dans ma misère  
 Mes pleurs puissent couler sur le tombeau d'un Père.  
 Toi, Cruel, vis ici parmi des malheureux ;  
 Ils te ressemblent tous, s'ils te souffrent chez eux.

B E L T O N *se tournant tendrement.*

Betti ! .....

B E T T I.

Tu m'as donné ce nom que je déteste,  
 Ce nom qui me rappelle un souvenir funeste,  
 Ce nom qui fait hélas ! mon malheur aujourd'hui ;  
 Jadis il me fut cher ; il me venoit de lui.  
 A ce nom qu'il aimoit, autrefois sa tendresse  
 Daignoit joindre le sien, les prononçoit sans cesse ;  
 Se faisoit un bonheur de les unir tous deux.  
 Prononcés par ma bouche, ils réclamoient ses feux ;  
 Son affreux changement pour jamais les sépare.

M O W B R A I *à part.*

Mon cœur est oppressé ! .....



( à Belton. )

Quoi ! tu pourrois Barbare....

BELTON.

Je le suis en effet pour avoir résisté

A cet amour si tendre & trop peu mérité.

Ah ! crois-en les sermens de mon ame attendrie !

( à Betti. )

L'indigence & les maux où j'exposois ta vie

Seuls à t'abandonner pouvoient forcer mon cœur ;

Même en te trahissant , je voulois ton bonheur.

Dût cent fois dans tes bras la misere & l'outrage

M'accabler , m'écraser , je bénis mon partage !

Je brave ces besoins qui pouvoient m'allarmer ;

Je n'en connois plus qu'un : c'est celui de t'aimer.

Je te perdois ! O Ciel ! Que j'allois être à plaindre.

*Il se jette à ses pieds.*

Voudras-tu pardonner.....

BETTI.

Ah ! tu n'as rien à craindre,

Cruel ! tu le sçais trop : ce cœur qui t'est connu

Peut-il.....

BELTON.

Chere Betti , quel cœur j'aurois perdu !

( ils s'embrassent. )

C iv

38 LA JEUNE INDIENNE,  
M O W B R A I.

O spectacle touchant ! Tendresse aimable & pure !  
L'amour porte à mon sein le cri de la Nature.  
Livrez-vous sans réserve à des transports si doux ;  
Je les sens & mon cœur les partage avec vous.

(à Belton. ) ( à Betti. )

Tu fus vil un instant : . . . . Et toi, que tu m'es chere !

( il va vers la Coulisse. )

John, John.



## SCÈNE IX.

BETTI, MOWBRAI, BELTON, JOHN.

MOWBRAI.

Ecoute

JOHN.

Quoi!

MOWBRAI.

Fais venir le Notaire.

*(John sort.)*

Belton, rends grace au Ciel de t'avoir réservé  
Ce cœur si généreux, par toi-même éprouvé;  
Et que ton ame un jour puisse égaler la sienne.

BETTI.

Egale, cher Belton, ta tendresse à la mienne.  
Existant dans ton cœur, riche de ton amour,  
Le mien peut être heureux, même dans ce séjour.

*(à Mowbrai.)*

Cesse de l'accabler par un cruel reproche:  
Il m'aime.....

LA JEUNE INDIENNE,  
MOWBRAI.

Quelqu'un vient : c'est le Notaire.

---

SCENE X.

BETTI, BELTON, MOWBRAI,  
LE NOTAIRE.

MOWBRAI.

Approche.

LE NOTAIRE.

Serviteur.

MOWBRAI.

Affieds-toi . . . C'est pour ces deux Epoux.

BETTI à Belton.

Quel est cet homme-là? . . .

BELTON.

Cet homme vient pour nous.

COMÉDIE.

41

LE NOTAIRE à Mowbrai.

Tu te trompes, je crois, je ne viens pas pour elle ;  
Et j'ai sur ce contrat mis le nom d'Arabelle.

MOWBRAI.

Efface-moi ce nom ; mets celui de Betti.

LE NOTAIRE.

Betti! .....

MOWBRAI.

Vîte, dépêche...

LE NOA TIRE.

Allons ; soit ... J'ai fini.

BELTON.

Signons.

LE NOTAIRE.

C'est bien dit, mais avant la signature  
Il faudroit mettre au moins la dot de la Future.

MOWBRAI.

Allons, mets : ses vertus.

LE NOTAIRE *laisse tomber sa plume.*

Bon ! tu railles je crois.

42 LA JEUNE INDIENNE,  
MOWBRAI.

Ses vertus.

LE NOTAIRE.

Allons donc ; tu te moques de moi.

Qui jamais auroit vu ? ...

MOWBRAI *avec impatience.*

Mets ses vertus, te dis-je ?

LE NOTAIRE.

Tout de bon ! par ma foi, ceci tient du prodige !  
N'ajoute-t-on plus rien ?

MOWBRAI.

Est-il rien au dessus ? ...

Ajoute, si tu veux ; cinquante mille écus.

LE NOTAIRE.

Cinquante mille écus si tu veux ! L'accessoire  
Vaut bien le principal, autant que je puis croire.

BELTON *à Betti.*

Il nous comble de biens ! Ah ! courrons dans ses bras...

BETTI.

Ah ! Surtout, bon Vieillard, ne nous méprise pas.

MOWBRAI.

Que dit-elle ? ...

BETTI.

Ah ! je sçais que chez vous on méprise  
Quiconque en recevant des dons .....

MOWBRAI.

Autre sottise!

Où prend-elle cela? Seroit-ce toi, Belton,  
Qui peut la prévenir de cette illusion?  
De rougir des bienfaits ton ame a la foiblesse?  
Puisqu'avec le malheur tu confonds la bassesse,  
Je doiste rassûrer. Je ne te donne rien.  
La somme est à ton Pere & je te rends ton bien,

LE NOTAIRE *à Belton.*

Signez.

BELTON *signe.*LE NOTAIRE (*à Betti.*)

A vous .....

BETTI.

Qui? moi! je ne sçais point écrire.

BELTON.

Donnez-moi votre main, l'amour va la conduire.

BETTI.

Et le cœur &amp; la main, Belton tout est à toi.

44 LA JEUNE INDIENNE,  
BELTON.

Votre cœur en aimant, ne le cède qu'à moi.

BETTI.

Eh! bien! c'est donc fini? Que cela veut-il dire?

BELTON.

Qu'au bonheur de tous deux vous venez de souscrire;  
Vous m'assûrez l'objet qui m'avoit sçu charmer.

BETTI.

Quoi! sans cet homme noir je n'aurois pu t'aimer?

(au Notaire.)

Donne-moi cet écrit.

LE NOTAIRE.

Il n'est pas nécessaire.

Cet écrit doit toujours rester chez le Notaire.

D'ailleurs que feriez-vous de . . . . .

BETTI.

Ce que j'en ferois!

S'il ceffoit de m'aimer, je le lui montrerois.

LE NOTAIRE.

Peste! le beau secret qu'a trouvé là, Madame!



COMÉDIE.

45

BELTON.

En doutant de mes feux vous affligez mon ame.

MOWBRAI.

Par les nœuds les plus Saints je viens de vous unir.

Ton Pere l'auroit fait ; j'ai dû le prévenir.

Il approuvera tout :

(*en montrant Betti.*)

Et voilà notre excuse.

Instruisons mon ami que sa douleur abuse.

Lui-même en t'embrassant voudra tout oublier :

Consoler ses vieux jours , c'est te justifier.

FIN.

---

APPROBATION.

J'AI lu par l'ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier ,  
une Comédie intitulée : *La Jeune Indienne*, en un Acte &  
en Vers : & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher  
l'impression. A Paris ce 10 Mai 1764.

MARIN.

112006

Le Lecteur est prié de lire cet ERRATA exigé par l'Auteur.

- P**age 7. vers 20. forma , lisez formoit.
- Page 9. vers 3. les hommes, lisez des hommes!
- Page 13. vers 7. te voici, lisez te voila.
- Page 16. vers 4. J'écoute de mon mieux ; à routes je réponds;  
Lisez, J'écoute ; de mon mieux à routes je réponds.
- Page 19. vers 8. Les mortels, lisez Ces mortels.
- Page 22. dernier vers. si la terre est stérile, lisez si la terre est fertile.
- Page 24. vers 12. essuyer les dédains, lisez mandier les dédains.
- Page 26. vers 12. parleroient, lisez parloient.
- Page 35. vers 8. Du sommet, lisez Au sommet.
- Page 35. vers 9. & sur le bord des mers, lisez & sur le sein des mers.
- Page 35. vers 15. Du moment, lisez Au moment.
- Page 36. vers 18. ils réclamoient, lisez ils rallumoient.
- Page 38. vers 2. à mon sein, lisez en mon sein.

112006

S

*[Faint, illegible text from the reverse side of the page]*

DL 2778 c

X2736A 09



LA  
**JEUNE INDIENNE,**  
*COMÉDIE*

EN UN ACTE ET EN VERS,

*Représentée pour la première fois par les Comédiens  
 François Ordinaires du Roi, le 30 Avril*

1764.

PAR M. DE CHAMFORT.

---



---

Le Prix est de vingt-quatre sols.

---



---



A PARIS,

Chez CAILLEAU, Libraire, rue Saint Jacques,  
 à Saint André.

---

M. DCC. LXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.